Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 2 (1864)
Heft: 49 [i.e. 50]

Artikel: La germanomanie
Autor: J.B.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-177359

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Seconde Année. — N° 49 50 LE Samedi 5 Novembre 1864.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis

LITTÉRATURE NATIONALE — AGRICULTURE — INDUSTRIE

PRIX DE L'ABONNEMENT (*franc de port*) :
Un an, 4 fr. — Six mois, 2 fr. — Trois mois, 1 fr.
Tarif pour les annonces : 15 centimes la ligne ou son espace.

On peut **s'abonner** aux Bureaux des Postes; — au Cabinet de lecture place de Saint-Laurent, à Lausanne; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur Vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

La Germanomanie.

Philippe parcourait avec beaucoup d'attention un journal bernois Assis vis-à-vis de lui, je savourais béatement un cigare délicieux, dont la fumée se perdait en arabesques impossibles. Je n'entrevoyais Philippe et son papier gris qu'à travers un épais brouillard, et ma pensée était bien loin d'eux, à supposer qu'elle ne fût pas complétement engourdie.

Un soubre-saut de Philippe me ramena dans le monde matériel, je déposai mon cigare et contemplai mon ami. Il était radieux, la joie lui coupait la parole, il ne put que me passer le journal et me montrer du doigt le paragraphe qu'il venait de lire :

Il était conçu en ces termes :

« La ville fédérale possède depuis quelques jours » une célébrité de l'Allemagne contemporaine, le sa- » vant Sapermann, professeur d'éthique à l'université » de Schweinfurt. Chacun sait qu'il a composé un ou- » vrage intitulé: *Les connivences cachées*, dont on a » fait cinq éditions en moins de deux ans. Ce livre est » sans contredit le roman philosophique le mieux en- » tendu que possède notre littérature; on le trouve » partout en Allemagne, dans les boudoirs des com- » tesses, comme dans les cabanes des bergers.

» Le docte Sapermann se propose de visiter la Suisse » française. Il part demain pour Lausanne, et tous les » amis de la science voudront sans aucun doute serrer » la main d'un homme qui a tant fait pour la popula- » riser. » (*Traduction non garantie*).

— Eh bien ! dis-je à Philippe, c'est de la réclame toute pure.

— Tu n'as donc jamais ouï parler du professeur Sapermann ? tu ne sais pas qu'il est à la fois philosophe, philologue et poète.

Mais voilà comme vous êtes tous. Enfermés dans votre petit coin, vous ne prenez aucune part au grand mouvement des esprits germaniques; si vous lisez, ce sont quelques mauvais romans français, quelques poésies étriquées, au lieu de vous abandonner à ce large courant, toujours pur, toujours rapide, qui entraîne les Allemands vers l'idéal absolu. Ne connaissant point cette littérature, vous la méprisez, vous l'accusez de brouillamini et de galimatias, sans avoir trempé vos lèvres à cette source limpide. Oh! les Welsches! les Welsches !

J'étais habitué aux tirades enthousiastes de Philippe, aussi je ne voulus pas l'interrompre. Quand il eut terminé, je lui dis :

— Parbleu ! tu as beau jeu pour anéantir mes préjugés anti-germaniques Le train arrive dans une heure. Nous trouverons bien quelqu'un pour nous présenter à M. Sapermann.

— Comme si, avec un professeur allemand, une présentation était nécessaire! Non, le véritable Germain dédaigne ces usages puérils et formalistes. Sur cette terre de liberté, l'homme libre se présente seul à l'homme libre, il est toujours le bienvenu.

— Tant mieux, répondis-je; allons donc gaîment faire la connaissance du docteur Sapermann.

L'article précité avait mis en mouvement toutes les barbes excentriques de Lausanne. Elles étaient sur le quai, haletant d'impatience, épiant chaque bruit, chaque sifflet de locomotive. Aucune d'elles n'avait jamais vu le professeur Sapermann : mais un auteur de ce mérite porte sur son visage un cachet de génie auquel personne ne peut se méprendre.

Enfin, après quelques minutes qui nous semblèrent fort longues, le train de Berne entra dans la gare. Aussitôt les barbes et au milieu d'elles mon ami Philippe se placèrent à la porte de chaque wagon en appelant à haute voix : Herr doctor Sapermann. Cette habile manœuvre fut couronnée d'un plein succès, la foule se dirigea vers le milieu du quai et poussa un formidable vivat au professeur Sapermann, auteur des *Connivences cachées*.

Je m'approchai et j'aperçus un bon gros papa, mal vêtu, ayant sur le dos un sac avec deux bottes en sautoir. Il donnait des poignées de main à droite et à gauche, et paraissait à la fois joyeux et confus d'une ovation si peu attendue.

Un cortége se forma et se rendit incontinent à l'hôtel des Alpes où des rafraîchissements étaient préparés en l'honneur de mein herr Sapermann. Pour un pro-

fesseur d'éthique, je trouvai qu'il absorbait très-facilement vivres et liquides, sans doute par la vertu des connivences cachées. Quand il se fut repu, il tira de sa poche une vieille pipe en porcelaine, l'alluma et nous adressa en français les belles paroles suivantes :

Cheines chens de la Suisse,

Chai foulu fissiter fotre pelle gondrée. Chamais che n'aurais moi hattendu à un semplaple rèception. Che l'attripie à mon amour te l'Allemagne. Foui ! ce pays il a le cherme te toute science, te toute liperté. Il est testiné à faire le ponheur ti clope. Bar la philosophie : seul il gonnait la respectibilité ti moi, et le brocès infini ti préticat fers l'existence. Bar la science : il a técouvert lé brémier qué nos ancêtres ils être les macots te la Gine. Bar la boéssie: le vrançais il n'a bas te boessie, mais sèlement îne brosse oratoire. Ainsi nous foulons réchénérer l'imanité, et che fous infite à poire afec moi in ganz à l'Allemagne ! »

Ce discours fut suivi d'applaudissements frénétiques, puis nous nous levâmes tous pour rentrer en ville.

Philippe s'était chargé du sac pelé de M. Sapermann et nous l'accompagnâmes à l'hôtel où il devait loger.

Je quittai Philippe à la porte ; il monta avec le professeur.

Le lendemain, un journal allemand publiait l'article suivant :

« D'après les journaux suisses, M. Sapermann, auteur des *Connivences cachées*, se trouverait à Berne et passerait quelque temps aussi dans la Suisse française. Il n'en est rien. Nous savons de bonne source que M. Sapermann n'a pas quitté Schweinfurt ; hier encore on l'a vu se promener près de la ville. »

Un peu plus bas, on lisait :

« Jacob Schneider, commis chez M. S*** à Schweinfurt, a disparu l'autre jour après avoir forcé le coffre de son patron. Toutes les recherches faites pour l'atteindre ont été inutiles. Jacob Schneider a près de cinquante ans ; il n'est pas sans quelque instruction ayant été pendant sept ans fruit sec de l'université. Sa taille est moyenne, il est fort gros, le jour de son départ il était vêtu d'habits usés. Nous publions ces détails afin que personne ne se laisse duper par ce rusé coquin. »

Dès lors tout me fut expliqué.

Je courus chez Philippe avec le journal. Il s'écria :

— Et moi qui lui ai prêté hier cinquante francs sur sa demande !

Nous nous rendîmes en toute hâte à l'hôtel. M. Sapermann était parti de grand matin avec son sac, sans dire de quel côté il se dirigeait.

Aujourd'hui Philippe est beaucoup moins enthousiaste de la Germanie. Il est vrai que cette douce illusion lui a coûté cinquante francs.

J. B.

Nous avons l'indiscrétion de publier la lettre suivante, trouvée près d'un tas de pierres, sur le parcours de Lausanne à Morges. L'auteur nous pardonnera volontiers, mais le *Conteur* n'a pas souvent des aubaines pareilles, où le pittoresque du style dispute la palme au fantastique de l'orthographe.

Lausan ce dise oui ocquetobre

Ah mon chair et bien tandre ami Pattachon, casseux de pieres sur la route de Morge.

Povre et rude ami de Morge.

Je t'écri ses deu maux pour te fair savoi que je vien de menvoire d'une toute rude. voilà dabord que bon lé journau qui anoncet l'otre semaine que l'on pouvet allé et veni a Genéve poure unfrancinquente voila poure lorsse que bon que je me di cet trop bon marché pour senpassé allonzi épi que jen demand la pairemiscion à mon mettre qui me la donné a la condission que je reviendret le dimanche poure le soir poure ossi soigné mes bête de l'écuri. Voilà que bon je dessent a la garre poure prandre la loqueômautive qui vatt sure Genév si tu avet vu que le vougniéie de mond qui avet à la gar jamaî y en a tenhu à la foire de Cossonet voila poure lorsse que bon que je veu avoir mon billet qui fot allé prandre chez dé gen qui son dans dé capite aveque dé baragnes toutautour épi voila que bon qui iavet tan de cougne que j'ai acclaffé tout plein de krinonnilles à dè phames qui fezait dé boélées de la metzance quessa métet bien égale que jy allet toujou fredin fredà que j'ai finit pare avoir mon billet si tu avet vu povre ami de Morge com tout ce mond s'est pricipité dan lé vagguon enfin que jai pu avoi une place qu'il a falut me teni tout droit quellon ne trouvet plu de place pour s'asseillier enfin voilà que bon le trin s'enmodde poure se mettre en roûte que javet rude fin épi que je tir de ma poche un boquenet de pain aveque un morcô de tome ô Q main qui settet toutépéclé dans la cougne épi enfin voilla que bon l'on narive à Genéve ô mon povre ami de Morge quelle essepecquetakle si tu avet vu pour voir la rue de la Coriatterie, épi Plein palet épi le jeardin dès Anglais épi dé pont que l'on net jamai au bout épi la boitte à gifflent ousse qui sont dobligé de se doné dé rioussetées du tonnerre quan tils fon leux vaûtes cé là ousse que l'on ma demandé si jéttet poure Jeaune Periet et Jean Phazi épi que je leu zy ai di que je conesset dé Périet de Ville à bràma mai pa de Genève et quille navet point de Phazy dans ma commune voilà que bon là dessu quill zon hu l'air de se moké de moi et de mon chapot qui voulait lui taper dessu oo que je leu zy ai di essayé voir le premier qui y touche je lé termine enfin voilà que bon je regarde ma montre te raudzai te pas je n'avet plu que cinq minut pour prandre le trin que je n'avet plu le tem d'allé voire le muzé dé rates Je te prend une coriattée de la metzance que je me çui enbommé contre dé gens qui ont rebedoulé parterre en boélant enfin que j'arrive tout es-